

Chez le même éditeur

Deux récits de voyage en Afrique du nord au XV^e siècle, R. Brunschvig, coll. « Références », 2000.

Le Voyage d'un capitaine de dragons chez Hyder Ali Khan, Françoise de Valence, 2001.

Mémoires d'un voyage aux Indes orientales. 1619-1622. Un marchand normand à Sumatra, A. de Beaulieu, coll. « Pérégrinations asiatiques », 1997.

Voyage au Cambodge. L'architecture khmer, L. Delaporte, coll. « Références », 1999.

Voyage dans l'Empire du Maroc fait en l'année 1791, Jan Potocki, préface de Jean-Louis Miège, coll. « Dédale », 1997.

Voyage en Inde. 1754-1762. Relation de voyage en préliminaire à la traduction du Zend-Avestu, Anquetil Duperron, coll. « Pérégrinations asiatiques », 1997.

Jon de Montieur Je. Bouden, 1608.

PATRIMOINE
DE L'UNIVERSITÉ
DE LIÈGE

Antoine Galland

Voyage
à
Constantinople
(1672-1673)

Préface de
Frédéric Bauden

Edition originale présentée
et annotée par
Charles Schefer

MAISONNEUVE ET LAROSE

UNIVERSITÉ DE LIÈGE
—
Langues et Littératures
Orientales

Catalogage Electro-Bibliographie

Galland, Antoine
Voyage à Constantinople (1675/1677) / présentation Charles Schefer. – Paris :
Maisonneuve et Larose, 2002. – (Dédale)
ISBN 2-7068-1578-7
RAMEAU : Istanbul (Turquie) : descriptions et voyages : 17^e siècle
DEWEY : 915.2 : Géographie de l'Asie. Guides et récits de voyages.
Récits de voyages. 561 : Turquie
Public concerné : Tout public

© Maisonneuve et Larose
15, rue Victor-Cousin
75005 Paris
servedit@free.fr

Préface

Il est des moments dans la vie d'un homme où il est poussé à faire des choix dont les conséquences lui sont souvent insoupçonnables. Cinq dates jalonnent ainsi le destin d'Antoine Galland.

La première est celle de la naissance de notre homme dans un petit village perdu de Picardie, Rollo. Dernier né d'une famille qui comptait sept enfants, il perdit son père à l'âge de 4 ans. La vie pourtant ne lui réservait pas que des revers, et ses aptitudes à l'étude furent rapidement remarquées par des hommes de bien qui, autant gens de lettres que de pouvoir, devaient d'ailleurs être nombreux à croiser sa route.

Une éducation sommaire lui fut ainsi fournie et, après une tentative décevante d'apprentissage d'un travail manuel, il décida de monter à Paris, avec pour unique fortune quelques connaissances de latin, de grec et d'hébreu, et les adresses de deux soutiens potentiels. Ses espérances furent récompensées, il étancha sa soif d'apprendre, mais ses moyens de subsistance demeuraient précaires, ce qui sera une constante de la vie de Galland, habitué, dès son plus jeune âge, aux privations de tous ordres, en dépit des fonctions prestigieuses auxquelles il fut appelé. Cette première période de sa vie se termina abruptement.

1670 marqua, en effet, un tournant qui devait avoir des conséquences fondamentales pour son avenir. Âgé de 24 ans, armé des langues précitées, auxquelles il avait ajouté entre-temps l'arabe et le turc, il partit pour la capitale de l'Empire ottoman, Istanbul. Ce grand départ pour l'Orient merveilleux, ce premier contact avec une civilisation qu'il ne connaissait que par les livres gravèrent de manière indélébile des images et des impressions qui guidèrent en partie les choix futurs de Galland. Il marqua aussi et surtout le début de périples qui s'étendirent sur plusieurs années.

Galland partit, mais pas seul. Il accompagnait, en qualité de secrétaire, un personnage important, le marquis Olier de Nointel, nouvel ambassadeur du Roi auprès de la Porte, chargé de démêler l'écheveau particulièrement embrouillé des relations franco-turques. Ce dernier, emporté par le succès de son entreprise, provoqua sa propre disgrâce, sans toutefois y précipiter notre homme qui, en 1675, préféra rentrer en France.

Mais ce retour fut rapidement suivi d'un nouveau voyage de quelques mois, qui le conduisit à Smyrne (1677-1678), pour jouer non plus le rôle de secrétaire, mais celui d'antiquaire commissionné par deux mécènes pour acquérir des monnaies et des médailles grecques et romaines. Sa mission, dont il s'acquitta comme toujours avec sérieux, fut couronnée de succès. Ses mécènes, satisfaits, ne purent cependant se montrer plus généreux. Il rentra à Paris l'esprit tourmenté, incertain de l'avenir. Quelques mois plus tard, la toute nouvelle Compa-

gnie du Levant l'engageait comme antiquaire, fonction dans laquelle il s'était taillé une solide réputation grâce aux années passées en Orient à observer, fouiller, collecter manuscrits, monnaies et médailles.

Il reprit donc la mer pour le dernier périple de sa vie, sans aucun doute le plus dangereux et celui dont il eut le plus à souffrir, échappant tour à tour aux corsaires barbaresques, aux épidémies, aux brigands et même aux cataclysmes naturels. Ce voyage le mena dans toutes les échelles : les îles de l'Archipel, Istamboul, Smyrne, Alep, Beyrouth, Alexandrie, pour ne citer que les plus importantes. S'il approfondit ses connaissances de l'Orient, son ordinaire restait frugal, son premier employeur lui ayant fait défaut, remplacé par un second, bientôt décédé. Il bénéficiait cependant de l'appui de personnages en vue dans la capitale quand il fut surpris dans son sommeil par un tremblement de terre qui rasa la ville de Smyrne, entraînant la perte de 15 000 habitants. Réchappé de justesse, rompu, exténué et découragé, Galland fit prendre à sa vie un autre tournant : en 1688, il décida de rentrer en France, définitivement. De nombreuses années passèrent, divers emplois se succédèrent...

1704 fut une année décisive pour Galland, qui fit paraître le premier tome de sa traduction des *Mille et Une Nuits*. Les célèbres contes orientaux le propulsèrent au-devant de la scène parisienne, puis française. Si Galland entretenait depuis longtemps une correspondance avec des savants de divers pays et si ses qualités de sérieux et de compétence lui avaient valu une reconnaissance large, ce milieu érudit n'est plus seul à lui vouer admiration et intérêt. Sa notoriété dépassa même, de son vivant, les frontières, et le public lettré dans son ensemble, que ses savantes dissertations auraient ennuyé, s'engoua de ces *Nuits*, qui marquent un tournant décisif pour la littérature mondiale.

L'influence de cette œuvre, dont la qualité littéraire était négligée dans sa langue d'origine, n'est plus contestable. Elle devait donner naissance à l'orientalisme, dans sa forme populaire. Galland fut donc à son corps défendant – éternellement lié qu'il était à ce travail pour lequel il avait peu d'estime – le moteur d'un profond bouleversement. Ses lecteurs assidus le pressèrent de poursuivre une œuvre qui ne fut achevée qu'après sa mort.

La reconnaissance et la consécration vinrent après la gloire. Lui qui avait consacré l'essentiel de sa vie à accroître les collections royales vit enfin son souverain baisser les yeux sur son modeste sort. En 1709, il obtint une place de professeur de langue arabe au prestigieux Collège Royal, devenu depuis Collège de France. Il consacra les années qui suivirent à la préparation des cours et à la traduction du Coran dans son entier. Ses émoluments se firent aussi rares que ses étudiants. Pourtant, jamais une plainte ne transparait dans les écrits qu'il nous a laissés, habitué qu'il était à se contenter de l'ordinaire.

Il rendit l'âme, le 17 février 1715, date qui clôt notre évocation biographique. La chambre d'auberge qu'il occupait fut l'ultime témoin de sa vie consacrée, totalement, presque religieusement, au travail et à l'étude. Aujourd'hui,

d'hui, le lecteur qui veut lui rendre hommage ne pourra se rendre dans un célèbre cimetière parisien, car le lieu de sa sépulture a disparu, mais dans cette bourgade où il vit le jour et où, au croisement de deux rues, au bord d'une route départementale, a été érigé un monument fait d'un buste et d'une plaque commémorative.

A sa mort, Galland décida de léguer à la bibliothèque du Roi les maigres biens qu'il était parvenu à amasser tout au long de sa vie. Livres, manuscrits orientaux, écrits personnels, monnaies et médailles rejoignirent cet antre du savoir qu'est aujourd'hui la Bibliothèque nationale de France. Quel destin ceux-ci auraient-ils connu sans ce don désintéressé ? Grâce à lui, le lecteur d'aujourd'hui peut découvrir les lignes qui vont suivre. Ce journal est l'un des rares écrits personnels de Galland qui ont été publiés après sa mort¹, tandis que tant d'autres attendent encore d'être exhumés.

On sait que Galland a tenu sa vie durant un journal dans lequel il consignait, jour après jour, les faits marquants. De ce journal, seuls deux fragments nous sont parvenus : celui qui couvre les années 1672-1673, et celui, dit « des années parisiennes », qui va de 1708 à 1715. Ce dernier reste toujours inédit pour une grande part. Quant au premier, il fait l'objet de cette publication.

Les années en question correspondent au premier voyage qui conduisit Galland en Orient de 1670 à 1675. Il ne fait guère de doute que le journal embrassait également, outre les deux fragments connus, les autres années. On en veut pour preuve que le premier volume manuscrit débute le 1^{er} janvier 1672. Le journal se clôt abruptement par le départ de l'ambassadeur Olier de Nointel pour un voyage qui devait le porter dans les principales échelles levantines. Cette partie du voyage, dont seul le récit des premiers jours figure dans le journal, était peut-être destinée par Galland à nourrir une publication indépendante.

Fidèle à la discipline qu'il s'est fixée, notre diariste y décrit les événements du jour pour son usage personnel, comme il le signale lui-même à la date du 16 février 1672. Le journal, ni simple instantané des jours qui s'écoulent, ni relation intime, est surtout un aide-mémoire à partir duquel Galland peut rédiger une autre catégorie de textes : les relations de voyage². Celles-ci, dans les exemples conservés, se présentent sous la forme de textes achevés, destinés à être publiés, au contraire de son journal. Etant donné la disparition de la plupart

1. Récemment, j'ai publié l'un d'entre eux qui avait disparu depuis le XIX^e s. Voir *Le Voyage à Smyrne. Un manuscrit d'Antoine Galland (1678) contenant « Smyrne ancienne et moderne »* et des extraits du *Voyage fait en Levant*. Paris, Chandeigne, 2000.

2. En voici la liste : 1) Description particulière de la ville de Constantinople (1671-1673 ?), 2) Relation de voyage à Malte (1670), 3) Relation de voyage aux environs de Constantinople (1672 ou 1673), 4) Relation de voyage aux côtes d'Asie (1672 ou 1673), 5) Relation de la ville d'Andrinople (1673), 6) Journal de Smyrne (1673), 7) Relation de voyage dans les îles de l'Archipel (1673-1674), 8) Relation de la ville de Messine (1677-1678), 9) Smyrne ancienne et moderne (1678), 10) Voyage fait en Levant (1679-1680), 11) Relation de la ville d'Alexandrie (1687). Parmi elles, uniquement celles qui correspondent aux numéros 9 et 10 ont été conservées.

de ses relations de voyage, le journal représente un important témoignage de la vie à l'ambassade de France à Constantinople, mais aussi, et peut-être surtout, des contacts que cet homme établit avec des contrées et des peuples qui lui étaient jusque-là inconnus. Sa fine analyse des mœurs des Turcs, sa relation haute en couleurs du défilé du Sultan, sa description des manuscrits acquis ou aperçus chez les marchands méritent de figurer dans les annales du genre. C'est d'ailleurs en tant que source historique que cet important témoignage fut utilisé par plusieurs orientalistes qui ont étudié la période considérée et particulièrement le regard porté par les Occidentaux sur la civilisation ottomane. On ne peut donc que se féliciter de le voir à nouveau accessible au lecteur dans une édition reprenant celle, excellente, qu'en avait donnée Charles Schefer en 1881³.

Frédéric Bauden

JOURNAL
D'ANTOINE GALLAND

—
TOME I
—

3. Une simple réimpression anastatique de cette édition *princeps* a paru à Francfort en 1994. Tirée à 80 exemplaires, elle est presque passée inaperçue.